

la **VIE** des communautés religieuses

**6**

**La vie religieuse est  
le sacrement de la  
puissance de Dieu**



JUIN 1964

|                                      |  |              |
|--------------------------------------|--|--------------|
| S<br>O<br>M<br>M<br>A<br>I<br>R<br>E | <b>Articles</b>  | <b>Pages</b> |
|                                      | <i>Le vie religieuse, sacrement de la puissance de Dieu</i> (Jean-M. R. TILLARD, O.P.) ----- | 161          |
|                                      | <i>Le Concile, deuxième session</i> (Hippolyte BARRIL, O.F.M.) -----                         | 176          |
|                                      | <i>La visite au Très Saint Sacrement</i> (Trudo de RUITER, O.F.M.) -----                     | 184          |
|                                      | <b>Variétés</b>  |              |
|                                      | <i>A votre service</i> (Alonzo-M. HAMELIN, O.F.M.) ---                                       | 188          |
|                                      | <i>Les récentes publications</i> -----   | 191          |
|                                      |  |              |
|                                      |  |              |
|                                      |  |              |



## la VIE des communautés religieuses

- Revue publiée par les RR. PP. Franciscains de la Province St-Joseph au Canada; paraît le 15 de chaque mois, excepté juillet et août, en fascicule de 32 pages;
- La Direction est assurée par le R. P. Alonzo-M. HAMELIN, assisté d'un groupe de professeurs au cléricat théologique de Rosemont (Montréal);
- Tout ce qui concerne la Revue (envoi de manuscrits, consultations, service bibliographique, administration) doit être adressé à :

**La VIE des Communautés Religieuses,**  
5750 Boulevard Rosemont,  
Montréal 38 — Tél. CL. 9-6911  
**PRIX DE L'ABONNEMENT : \$2.75 (pour tout pays)**

---

*Chaque auteur porte la responsabilité de ses articles*

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication

# la VIE des communautés religieuses

Vol. 22, No 6

Juin 1964

## La vie religieuse, sacrement de la puissance de Dieu

Il y a dans le rituel dominicain de la profession religieuse une petite phrase bouleversante. Prosterné la face contre terre, en situation d'adoration, le novice est interrogé par le prier : « Que demandes-tu ? » Il répond : « La miséricorde de Dieu et la vôtre », puis il prononce sa formule de profession, les mains dans celles du prier. C'est tout. Mais cette interrogation et cette réponse portent en elles une merveilleuse densité théologique ; elles nous révèlent une des dimensions essentielles de la vie religieuse au sein du mystère de l'Eglise de Dieu. Une dimension que nous mettons souvent dans l'ombre, que même parfois certains semblent oublier.

En effet, nous nous sommes peu à peu habitués à ne regarder la vie religieuse que du côté de l'homme, à n'y voir qu'un effort généreux et radical de certains baptisés vers une perfection évangélique la plus totale possible. Certes, et nous l'avons montré dans d'autres études, c'est là un aspect fondamental : la vie religieuse se définit même par cette tendance efficace vers la perfection baptismale. Pourtant, et nous essaierons de le mettre ici en lumière, cet effort humain ne trouve son vrai sens que plongé dans l'éblouissante lumière de l'initiative absolue de Dieu. Avant d'être générosité humaine, tension volontaire et un peu crispée de celui qui veut réaliser un parfait don de tout lui-même, travail ascétique et jamais satisfait de la pauvre créature en quête de dépouillement de tout ce qui la sépare de son Seigneur, la vie religieuse est géné-

rosité divine, don de la toute puissance de la *miséricorde* et de la *fidélité* de Dieu (au sens biblique, intraduisible, de la *hesed we emet*). Elle représente, au sein de l'Eglise pérégrinante, et par là au sein du monde des hommes, un signe, un sacrement, de la puissance du Dieu et Père de Jésus-Christ.

### La sigillation en nous de la puissance de la Pâque

Pour le comprendre en profondeur, posons-nous d'abord une question : qu'est-ce que la perfection baptismale, vers laquelle la vie religieuse est en perpétuelle tendance : *D'abord et essentiellement l'imprégnation, la sigillation en nous de la Pâque du Seigneur Jésus, dans ses deux temps inséparables de Mort et Résurrection*. Certes, toute la Tradition chrétienne a exprimé ce mystère de la mystique évangélique en termes d'*imitation* de Jésus. Qu'il suffise de rappeler le conseil de Paul aux fidèles de Corinthe et de Thessalonique : « Montrez-vous mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ » (I Cor II, 1), « Vous vous êtes mis à nous imiter, nous et le Seigneur » (I Thes 1,6) ; l'affirmation de Pierre : « Le Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces » (I Pet 2,21). Ignace d'Antioche, à l'orée de la percée de l'Eglise dans l'histoire, l'exprimera d'une façon insurpassable : « Soyez les imitateurs de Jésus-Christ, comme lui aussi l'est de son Père » (Phil 7,2), et il verra dans son propre martyre l'ultime floraison terrestre de cette imitation : « C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous ; lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche... Permettez-moi d'être un imitateur de la Passion de mon Dieu. Si quelqu'un a Dieu en lui, qu'il comprenne ce que je veux, qu'il ait compassion de moi, connaissant ce qui m'étreint » (Rom 6,1-3).

Il importe toutefois de bien comprendre tout ce que signifie cette « imitation du Seigneur ». Certes, elle implique de la part de l'homme un effort généreux et personnel l'incitant à mettre en oeuvre toutes ses forces vives pour que sa propre vie ressemble le plus fidèlement possible à celle de Jésus ; cela pouvant aller jusqu'à l'accueil joyeux du martyre. Mais ce n'est pas là d'abord une « conquête » à force de poignets, une mobilisation de toutes les énergies pour la reproduction d'un modèle extérieur, transcendant,

toujours de fait inaccessible. Il s'agit bien plutôt d'un mystère tout intérieur, chercher à se rassembler soi-même afin de se laisser peu à peu travailler par la puissance pascale du Seigneur qui veut nous « assimiler à lui », nous faire passer en lui, nous introduire en une « communion » de plus en plus réaliste et de plus en plus totale à sa Mort-Résurrection. Car le baptême, puis l'Eucharistie, ont comme semé en nous un germe pascal qui veut nous envahir. *Le Christ veut « s'imiter » en nous.* Un peu à la façon dont le sceau s'enfonce dans la cire malléable et y inscrit son image, la Pâque du Seigneur, avec ses deux temps de Mort et de Résurrection, cherche à s'imprimer en chaque croyant. Et cette Pâque porte toute la puissance divine dont le Seigneur Jésus a été rempli au matin de son triomphe. Lorsqu'elle rejoint l'homme elle lui apporte toute la densité de la « miséricorde » du Père : elle pardonne le péché, mais pour donner les biens de la Vie nouvelle, qui sont des biens de « communion ». C'est ainsi, qu'à la suite de Paul, puis d'Augustin et de Thomas d'Aquin, il faut affirmer que, dans le mystère de la sanctification, tout vient de la puissance de Dieu telle que déployée et manifestée en Jésus-Christ. Si se sanctifier consiste essentiellement à « reproduire en soi » le Christ, à l'imiter, il s'agit donc non d'une imitation par copie, mais d'une imitation par « communion active » au Seigneur qui cherche à nous assimiler à lui. Radicalement, « imiter le Christ » c'est se laisser transpercer par la puissance de la Pâque.

C'est ici qu'apparaissent nos vœux de religion. Nous donnions plus haut l'exemple du sceau et de la cire. Plus cette dernière est malléable et souple, plus fidèle est l'image qui se grave en elle. De même ici. Plus l'homme est « accueillant », « souple », « docile », plus le visage du Christ s'imprime dans le fond de son cœur. Face à la puissance pascale de Dieu, l'homme doit se trouver « en état de pauvreté ». Or, nos trois vœux visent précisément à creuser en nous cet « état de pauvreté ». Tous trois d'ailleurs (nous le montrerons en une autre étude) se rejoignent à leur fine pointe dans le mystère évangélique de la « pauvreté du cœur ». Car qu'est l'obéissance sinon la plus absolue des pauvretés, celle de sa volonté propre ? Et la chasteté, sinon la pauvreté de son cœur et de son corps ? La pauvreté matérielle, elle, est à la fois le signe et l'aliment de cette pauvreté du cœur qui met l'homme en état de parfaite disponibilité face à la puissance de Dieu.

Nos vœux nous conduisent vers la perfection moins par les actes héroïques qu'ils nous feraient accomplir que par le « détachement » qu'ils opèrent, le grand abîme de pauvreté qu'ils creusent en notre cœur, la malléabilité qu'ils produisent en notre vie et qui permet à la Pâque de se sigiller en nous. On voit alors comment certains jugements fréquents, comme celui-ci : « Il y a autant d'héroïsme chez une mère de famille que chez une religieuse, donc la vie de la seconde n'a guère d'utilité », sont puérils, sans fondement *ad hoc*. Et que l'on n'aille pas s'empresse de crier au « négativisme », de dire que c'est là préconiser une théologie d'anéantissement de la créature. Loin de là. Car nous rejoignons alors tout le mystère de la kénose du Christ, de son abandon de toute dignité divine, de son enfoncement dans sa Mort de Serviteur Souffrant. Mais... cet enfoncement débouche dans la radieuse lumière de la gloire de Dieu. Car nos vœux nous appauvrissent, c'est leur but même. Ils opèrent en nous un temps de mort, et la Tradition les compare au martyr. Pourtant cette mort n'est ni destruction, ni négation pure et simple, ni plongée dans un néant. C'est une mort pascale, une mort « dans la kénose du Christ ». Donc une mort qui est un appel, à la façon dont la mort et le pourrissement du grain de blé sont un appel à l'épi doré. Plus se creuse en nous le détachement de tout ce qui nous recroqueville sur nous-mêmes et donc nous empêche de nous ouvrir vers Dieu, et plus, dans la même mesure, l'image du Seigneur Jésus jaillissant de la mort, envahi par la gloire du Père, s'insère en ce creux. Rien n'a été de fait annihilé. Les richesses profondes de notre nature et de notre personnalité n'ont pas été piétinées : ce serait un odieux sacrilège, ruinant le dessein créateur de Dieu, enlevant à la sur-nature le terreau dans lequel elle s'enracine et dont elle assume toutes les valeurs pour les amener à se dépasser. Un peu comme la cire n'est nullement détruite lorsqu'on la pétrit pour la rendre souple sous le sceau. Mais par l'acte libre dans lequel, pour toujours, en refusant formellement toute possibilité de reprise, on remet sa volonté propre entre les désirs de Dieu, on « prend en main » toute cette richesse, et on la situe à sa vraie place face à celui qui est sa source ultime. Or, cette source est une puissance d'amour cherchant sans cesse à me dépasser, à aller au-delà. L'état de pauvreté intérieure créé par les vœux nous apparaît donc comme tout simplement un relâchement, un desserrement, du réseau qui replie

autour de notre seul moi toutes les valeurs que nous portons. Et Dieu sait si ce réseau est d'un tissu serré : nous ressemblons un peu à ces bourgeons printaniers compacts, durement écaillés, revêtus d'une carapace cirée. Pour que la branche fleurie puisse sortir d'eux il faut que la sève intérieure les ouvre à l'action vivifiante du soleil, les « situe » face à la source de toute vie végétale. Nos vœux font un peu cela. En mettant notre volonté propre en totale et radicale disponibilité vis-à-vis de celle du Père (et cela est pour nous très dur, douloureux, exigeant souvent une force proche de celle du martyr) nous créons en nous un état d'accueil total face à la puissance bouleversante de l'agapè divine. Tout comme la Mort du Serviteur souffrant a causé dans l'humanité de Jésus le mystérieux appel, la merveilleuse puissance d'accueil répond à sa glorification seigneuriale du matin de la Résurrection. Car Dieu respecte la liberté de sa créature humaine, il n'impose pas sa puissance d'amour : il préfère provoquer dans le cœur de l'homme comme un climat de pauvreté volontaire, un grand creux, qui permettront à son agapè de s'insérer là. Bref, les vœux de religion sont de notre part un engagement généreux visant simplement à créer en nous, de jour en jour davantage, le climat de totale disponibilité, de radicale pauvreté de soi, de malléabilité, qui permettra à la Pâque du Seigneur de *se sigiller* en notre cœur, nous « assimilant » ainsi au Christ Jésus.

Voilà donc la vie religieuse : mystère de la puissance divine dans la pauvreté volontaire du cœur humain. Aussi, avant d'être un signe de la générosité humaine, est-elle essentiellement un signe, un sacrement, de la puissance de Dieu.

### **La puissance de Dieu dans la vie religieuse**

Dans l'Eglise pérégrinante, la vie religieuse représente en effet comme une démonstration et une proclamation constantes de cette puissance de l'agapè de Dieu, là où le cœur de l'homme accepte de l'accueillir. Notre propre générosité devient ainsi, face à nos frères non croyants ou chrétiens installés dans une médiocrité stérile, tout simplement le médium permettant à Dieu de révéler sa puissance. Ce point est important, et il faut bien le mettre en lumière.

En effet, nous sommes des pécheurs. Et, à moins de sombrer dans le pharisaïsme, lui-même d'ailleurs péché contre la vérité, nous devons reconnaître en toute lucidité que dans les racines de notre être nous ne sommes guère meilleurs que ceux qui nous entourent. Certes, il y a en nous des dispositions bonnes, un ardent désir du Seigneur. Mais qui d'entre nous, oserait affirmer que d'aussi bonnes dispositions, voire de meilleures, ne se trouvent pas hors de nos cloîtres et de nos maisons religieuses ? Ne nous hâtons pas, comme on le fait hélas si souvent, d'affirmer que tel jeune homme ou telle jeune fille, foncièrement bons, n'ont pas accepté d'entrer en religion parce qu'ils manquaient de générosité. On pourrait rétorquer (et l'expérience prouve vite qu'on aurait raison) que bien des hommes et des femmes sont entrés en religion parce qu'ils se méfiaient de leur propre générosité et qu'ils craignaient ne pas avoir la force qu'exige la vie chrétienne dans le monde, aujourd'hui. Face à nos infidélités, à notre dégoût à la vue de nos péchés, ne nous arrive-t-il pas souvent de nous demander pourquoi nous sommes, nous, engagés dans une « recherche de perfection » qui nous dépasse, alors que tel laïc que nous connaissons, infiniment plus droit et plus charitable que nous, est appelé par les circonstances à piétiner dans une vie chrétienne dont la médiocrité lui pèse ? Pourquoi avons-nous à notre disposition ces merveilleux moyens de perfection évangélique que sont nos vœux, alors que souvent nous les gaspillons, et que des milliers de chrétiens, qui en profiteraient plus que nous, s'épuisent à mener le rude combat de l'Évangile dans un climat de raréfaction spirituelle ?

Il n'est de réponse possible qu'en se situant en plein dessein de Dieu. Les appels du Seigneur sont mystérieux, mais tous s'inscrivent pourtant sur la trame d'une unique pédagogie. Or, dans tout ce qu'il fait Dieu déploie sa puissance, et aussi, dit la Bible, manifeste sa gloire. Paul précise : *la puissance de Dieu se déploie dans la faiblesse de l'homme*, et il continue : « C'est donc de grand cœur que je me vanterai surtout de mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ ; oui, je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, les détresses, les persécutions, les angoisses endurées pour le Christ ; *car lorsque je suis faible c'est alors que je suis fort* » (II Cor 12, 9-10). La gloire de Dieu, tout au long de l'Histoire du Salut, se manifeste surtout dans le fait de pouvoir amener la pauvreté humaine, même celle du péché, à se

dépasser en Salut. Dans le sillage d'Osée, les prophètes de l'Ancien Testament ont exprimé cela par l'allégorie de l'épouse toujours infidèle et pourtant toujours aimée et sauvée (Os 1, 3; Ezech 16, 1-63; Is 54, 1-10); « Car les montagnes peuvent s'en aller et les collines s'ébranler, mais mon amour pour toi ne s'en ira pas et mon alliance de paix avec toi ne sera pas ébranlée, a déclaré Iahvé qui a pitié de toi » (Is 54, 10). La conversion de Paul sur la route de Damas, subite, non méritée, en est une autre preuve : la merveilleuse poussée apostolique qui propage l'Eglise dans le monde civilisé jaillit dans le coeur d'un persécuteur acharné de la première communauté ecclésiale. Plus profondément encore, la Pâque même de Jésus est cette victoire de la puissance de Dieu, jaillissant de la Mort dont la tradition biblique nous dit qu'elle est le signe et le fruit du péché.

Là s'inscrit la vie religieuse. La puissance de la Pâque de Jésus, à laquelle, nous l'avons montré, les voeux donnent prise radicale en nous, se révèlent à travers notre faiblesse, nos échecs douloureux qui nous meurtrissent. Nous sommes péché, et ceux qui nous regardent vivre le découvrent vite s'ils sont lucides. Dans nos communautés, même les plus ferventes, même fondées sur les constitutions les plus évangéliques, ils discernent aisément comme des braises encore fumantes et que le moindre vent pourrait aisément rallumer : petites rivalités personnelles, tendance à se comparer aux autres ordres afin de bien souligner la perfection du sien propre, refus masqués de se mettre au diapason de l'Eglise actuelle en acceptant de se réformer sur certains points, tendance pharasaïque à placer le réseau extérieur des observances au dessus de la fidélité intérieure, tentation constante de rechercher un niveau de vie matérielle de type bourgeois en invoquant le fallacieux prétexte de la santé ou de la détente. Et que dire de la vie privée de chaque religieux ? Rares certes sont d'ordinaire, parmi nous, les vies scandaleuses ; mais aussi rares sont les vies d'ardente sainteté. Plusieurs, après les élans des jeunes années d'engagement apostolique, s'installent vite dans une existence assez médiocre, ressemblant fort au ronronnement quotidien d'un petit fonctionnaire. Pour beaucoup, les institutions de l'état religieux deviennent moins un appel constant au dépassement qu'un petit monde de confort spirituel en attente du grand repos béatifiant. Quant aux autres (nombreux, nous osons l'espérer) qui cherchent encore une fidéli-

té entière à l'appel du Seigneur, leur vie n'a rien de la flèche tendue, se dirigeant bien droit vers la cible. Elle a ses périodes de ferveur, puis de découragement, ses percées de charité débordante, puis ses retombées dans une morne lassitude intérieure. Le mystère de notre fidélité est celui d'une vie toute de méandres, serpentant à travers le paysage heurté de nos misères et de nos péchés. Que nous ressemblons peu à ces légendes des seconds nocturnes, trop belles pour être vraies, tellement maquillées d'héroïsme qu'elles provoquent souvent en nous une révolte intérieure ! Au soir de nos journées apostoliques les mieux remplies et de nos jours de prière les plus denses, nous sentons encore battre en nous la trépidation lancinante du péché, et nous avons toujours peur que cette merveilleuse fidélité de notre part « ne dure pas ». Nous ressemblons, et communautairement et individuellement, à des hommes marchant sur un étang dont la surface seule est gelée : à chaque pas que nous faisons tout craque autour de nous, et nous craignons que tout cède sous nos pieds, nous précipitant dans l'abîme.

Et pourtant, l'étang ne cède pas ; si parfois notre pied s'enfonce plus profondément, jamais nous ne voyons toute la surface solide s'évanouir en nous entraînant avec elle. Pourquoi ? *Parce que la puissance de Dieu est toujours là.* Par nos vœux, librement accomplis et quotidiennement réassumés (même en nos périodes de moindre intensité) nous nous sommes livrés à l'action de la puissance pascale pour que celle-ci sigille en nous le visage du Seigneur Jésus. Or, Dieu est fidèle. Si nous persévérons dans la recherche d'une transparence de plus en plus parfaite face au débordement de son *agapè*, il ne se lasse pas de nous pardonner, de nous relever (même si nous sommes tombés très bas), de nous faire trouver au delà de nos misères la « communion » à la Résurrection de Jésus. Car, si nous sommes encore en état de recherche de la perfection évangélique, nos fautes elles-mêmes deviennent germes de grâce : nous sortons d'elles à la fois plus convaincus de notre misère, et fraternels à la faiblesse des autres, et éblouis de la totalité de l'amour divin. C'est ce qui explique, au plan communautaire, tout comme au plan individuel, comment Dieu sait faire nos vies, si pauvres, porter un fruit évangélique authentique. *Le fruit de l'action de sa puissance en nous et par nous.* Car ce qui compte alors de notre part est bien moins l'héroïcité de nos actes ou leur intensité de qualité humaine que tout simplement l'état de

disponibilité totale face à la puissance du Seigneur dans lequel nos vœux nous ont placés. Nous devenons ainsi, dans l'Eglise et dans le monde, avec tout le réalisme de notre condition pécheresse, les témoins par excellence de ce que Dieu veut faire dans le cœur des hommes et par ce cœur des hommes, lorsque ceux-ci se livrent intégralement à l'action de sa puissance. En d'autres termes, à travers notre pauvreté radicale (*à la fois et inséparablement* celle de nos vœux et celle de nos péchés), nous permettons à la puissance divine de se révéler aujourd'hui dans le monde des hommes.

### **La vie religieuse "sacrement" de cette puissance**

Notre mystère religieux se ramène donc tout entier, vu de notre part, à un mystère de pauvreté. Il faut y insister, parce que rarement on envisage cette profondeur de pauvreté sous son véritable angle dogmatique, se bornant à la situer à un plan ascétique. Nous sommes la rencontre de deux pauvretés, qui représentent d'ailleurs les deux faces de la situation existentielle de l'homme face à son Dieu. D'abord une pauvreté volontaire, librement choisie, quotidiennement réactualisée, et qui est celle de nos vœux. Elle nous livre au total bon plaisir de la volonté d'amour du Père, et fait de nous comme une terre bien labourée dans laquelle pourront germer les fruits de la puissance divine. Puis une pauvreté héritée du péché d'origine, jamais totalement déracinée de nos cœurs, et que nos vœux de « recherche de perfection » rendent encore plus éclatante : plus que d'autres, en effet, nous sommes en mesure d'expérimenter le terrible et douloureux décalage existant entre les bonnes intentions de l'homme et la faiblesse de la même volonté sous l'aiguillon de la tentation. Au fond, c'est nous qui faisons la véritable expérience de l'amertume du péché et éprouvons la gravité de son drame, plus que ceux que l'on appelle les « grands pécheurs » (et qui sont souvent moins responsables dans leurs crimes que nous dans nos peccadilles).

Or, par la seconde de ces pauvretés (celle du péché) nous communions à tous nos frères humains. Dimension d'immanence à la condition existentielle de l'homme, face à son Dieu et à ses frères. Nous l'avons déjà dit, radicalement notre attache au péché

n'est pas moins forte que la leur. En leurs péchés nous voyons (si nous n'avons pas sombré dans le pharisaïsme) se profiler notre propre péché. Mais eux, à leur tour, décèlent dans nos propres misères leur pauvreté de pécheurs. Nous leur apparaissons comme profondément frères dans cette commune situation. Et, je me permets de le souligner, nous ne devons pas craindre de leur apparaître ainsi. Il existe chez plusieurs religieux et religieuses une latente tentation d'hypocrisie qui n'a rien d'évangélique; le refus d'apparaître aux yeux des autres comme pécheurs. Evidemment, il ne s'agit pas de publier tambour battant la liste de ses péchés, de faire étalage de choses regrettables qui peuvent arriver. Mais il ne s'agit pas non plus de se cacher derrière le masque (mensonger) de l'être impassible que rien des élancements de la sensualité ou de l'orgueil ou de la jalousie ou de la colère, ne vient ébranler, sous prétexte de témoignage évangélique. L'Évangile est vérité. Il faut que ceux qui nous entourent et nous côtoient sentent qu'en nous aussi la lutte de la grâce se livre, que nous ne sommes pas des "surhommes" plongeant de plain-pied dans l'univers angélique. Donc, qu'ils nous sentent solidaires d'eux dans le rude combat de la lumière contre les ténèbres, de la Vie nouvelle contre la mort. Et surtout (oui, surtout), il faut qu'ils entendent de notre bouche l'humble confession de notre propre lutte. Non pas une confession toute protocolaire, mais une confession jaillissant du plus profond de notre cœur. Il ne sert à rien de jouer aux autres (souvent, après se l'être jouée à soi-même) la comédie de la sainteté possédée; ce que la vérité évangélique exige, au contraire, c'est qu'à l'extérieur de nos vies perce notre *recherche réaliste, généreuse, fidèle malgré les obstacles* de cette sainteté. Le monde (surtout celui d'aujourd'hui) abhorre tout ce qui sent l'affecté, le faux, le théâtral.

Mais (et c'est le revers de la médaille) chez nous cette pauvreté pécheresse doit être, à cause même de la pauvreté volontaire de nos vœux, transparente à la puissance divine. La Pâque du Seigneur, faisant la Vie sortir de la Mort, doit briller aux yeux de nos frères. Et par là nous devenons près d'eux des signes d'espérance, des témoins de l'action de Dieu dans le cœur enténébré des hommes. Lorsque, en effet, nous disions à l'instant que ceux qui nous côtoient devaient découvrir en nous des frères communiant *vraiment* à leur situation de pécheurs, nous n'entendions pas dire

que cette découverte devait leur donner « bonne conscience », les faire se dire : « Je ne suis donc pas si mauvais que cela, inutile de me tourmenter, ma bonne petite vie douillette suffit ». Cette communion doit au contraire les amener à se laisser à leur tour envahir par la puissance pascale du Seigneur Jésus, et pour cela les mettre eux aussi en état d'accueil. Car, à l'oeuvre sous notre situation de pécheurs, il faut qu'ils perçoivent l'action de la puissance divine, à laquelle nos vœux ont donné prise totale en nous, nous transformant à l'imitation du Christ. En d'autres termes, la « miséricorde de Dieu » que nous sommes venus chercher dans la vie religieuse doit transparaître en nous, sous sa formalité précise de transformante, d'assimilative, de pascale. En alliance, toutefois, avec notre fidélité, avec notre consentement actif et généreux, donc avec notre pauvreté intérieure.

Et c'est ainsi que le décalage réel entre notre misère et ce que pourtant Dieu accomplit en nous et par nous devient, dans l'Eglise de Dieu, un facteur merveilleux de révélation de la puissance de l'*agapè* du Père. C'est là, nous semble-t-il, la qualité propre de témoignage que le Seigneur attend de ceux qui se donnent à son service dans la vie religieuse. Moins un témoignage des dépassements de l'amour humain pour Dieu qu'un témoignage de la folie constante de l'amour de Dieu pour les hommes. Moins un témoignage d'héroïsme humain qu'un témoignage de transparence humaine au dessein de Dieu. Ce qui n'est pas sombrer dans le quiétisme ; car (et nous en faisons tous l'expérience) il faut parfois, pour se maintenir en « état d'accueil et de pauvreté », mobiliser toutes ses forces vives et littéralement se battre contre soi-même. Pourtant, le succès de cette bataille dépend lui-même de Dieu... Et c'est pourquoi (nos vœux le proclament) plus l'homme creuse en lui une disponibilité radicale à l'action toute-puissante du Père, plus il consent à mettre même sa volonté personnelle « entre les mains » de Dieu, et plus sa vie devient positivement semblable à celle du Christ, plus le péché meurt en lui d'une mort gonflée de Résurrection. Les merveilles de dévouement et de réalisations concrètes que les diverses communautés religieuses, en dépit des faiblesses de leurs membres, ont semé tout au long de l'histoire et sous tous les climats (pensons à la part capitale qu'elles ont jouée dans l'expansion missionnaire de l'Eglise, à leur rôle dans le soulage-

ment de la souffrance humaine) crient à la face du monde la Bonne Nouvelle du Salut : Dieu a ressuscité son Fils mort pour les péchés, et la puissance de cette Pâque est encore agissante.

### **Puissance de Dieu, pauvreté de l'homme et vie théologale**

Poussons plus avant notre réflexion. Nous avons présenté nos vœux de religion essentiellement comme des vœux de transparence spirituelle, de totale pauvreté intérieure face au Seigneur. N'y a-t-il pas là contradiction avec ce que la Tradition affirme, et que nous avons nous-même explicité ailleurs, à savoir que la vie religieuse se caractérisait par un *engagement intense* du baptisé dans ce que nous avons appelé l'absolu du *pour-Dieu* ?

La contradiction n'est qu'apparente. Il faut bien s'en rendre compte. Car seul le climat de radicale pauvreté intérieure que nous venons d'évoquer en cette étude permet de fait l'engagement dans l'absolu du *pour-Dieu*, donc l'effort constant de l'homme pour se dépasser lui-même. De nouveau, le mystère de Jésus nous apporte ici l'ultime réponse, réponse non de la raison mais de la foi pure. Car Jésus n'a pas été simple passivité face à la puissance de l'Esprit du Père agissant en lui. Il s'est engagé, il a brûlé sa vie entière pour que le dessein de Salut se réalise en lui et par lui. Mais les récits évangéliques, surtout celui selon Jean, nous révèlent qu'à la racine de cet engagement il y a sa filiale transparence face au Père, son être de parfait Serviteur de Yahvé. Tout son ministère, y compris sa Mort-Résurrection et même le don pentecostal de l'Esprit, se résume en cette petite phrase : « ce n'est pas ma volonté que je cherche, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jn 5, 30). D'ailleurs, de toute éternité, en la zone divine de son mystère, il est Fils, en situation de « pauvreté filiale » vis-à-vis du Père qui est en Dieu source et ultime origine. Jésus s'engage parce qu'il est pauvre. Il ne nous eût pas sauvés sans cette pauvreté.

Nous sommes ici en climat d'Alliance, donc d'amour, et d'amour en dialogue. Dans un authentique amour, plus on renonce (sans l'annihiler, car alors il n'y aurait plus amour) à sa volonté propre, et plus on passe en celle de l'autre. Ce passage n'est pas seulement passif, assimilable à une violence exercée par le plus fort qui alors « enchaînerait » l'autre. Au contraire, il implique

un acte positif et libre : on épouse la volonté de l'autre, on la fait sienne, on la fait se couler dans notre propre vie pour qu'elle devienne moteur de nos actes. Mystère de profonde *communion*. Et cette volonté de l'autre, merveilleusement et joyeusement acceptée par nous, nous pousse à oeuvrer de toutes nos forces pour que s'accomplissent en plénitude les desseins les plus profonds de l'autre. Le mystère de Jésus se situe dans une telle perspective. Dieu le Père, en son *agapè*, fait sien le profond appel de l'homme vers le Salut, il le fait passer en son coeur, en fait sa « propre affaire » au point que, pour y répondre, il envoie son Fils Monogène, son Bien-Aimé. A son tour, en son humanité réelle, Jésus en qui se concentrent tous les hommes, fait sien ce désir salvifique du Père, cette volonté est donc en définitive richesse de l'homme. Elle est toute pascale : certes elle implique un temps de Mort, mais pour déboucher dans la gloire de la Résurrection, là où la créature humaine trouve en vérité son unique plénitude dans la puissance de Dieu. Et de plus, elle pousse son humanité à déployer toutes ses énergies pour que s'accomplisse ce qui est à la fois dessein du Père et glorification de l'homme.

Dans la lumière de la foi, en plein coeur du dynamisme de la charité baptismale, le même mystère veut se réaliser en nous, et c'est à lui que s'ordonnent nos vœux. La pauvreté qu'ils creusent en nous permet à la puissance pascale du Père de s'imprimer en la profondeur de notre liberté, d'y sigiller le Seigneur Jésus. Mais, du même coup, cette liberté, qui n'est nullement violée (puisque c'est librement et de plein gré que nous disons « oui » à l'appel de Dieu), « imite » ce qui fut la réaction de la liberté de Jésus face à l'envahissement de la divinité. Elle se met *tout entière* en « communion » avec celle du Père, engage *toute* la vie dans l'oeuvre ardue qu'exige la réalisation concrète du dessein divin de Salut. Ici encore, donc, la pauvreté dit fécondité, et conditionne cette fécondité. Elle débouche dans le dépassement de l'homme. Mais ce dépassement, on le voit, ne peut pas se définir dans un sens cornélien. Ce n'est pas le dépassement du surhomme ou même de l'homme parfaitement en possession de toutes ses énergies ; c'est le dépassement du « pauvre » qui laisse la puissance de Dieu se servir de lui, et prête ses forces vives à l'action mystérieuse de celui qui est capable de faire d'un chétif instrument un vase d'élection.

On nous permettra d'insister ici sur la place de la prière dans l'engagement apostolique du religieux. Nous sommes frappés de remarquer que les communautés modernes de vie active sont souvent celles d'où la prière, la vraie prière, est absente. On y a remplacé *la* prière par *les* prières, la récitation, à la longue machinale, de formules toutes faites, souvent même la méditation commune d'un livre lu à haute voix pour la communauté entière. Bien des religieux, pourtant fidèles à leurs « exercices de piété » en arrivent ainsi à ne plus vraiment prier. De plus, dans beaucoup d'ordres où s'est maintenue jusqu'ici la tradition de la prière se dessine un certain mouvement d'impatience en face de ce que l'on pense du temps perdu à « rêver ». Pourtant, la vraie prière nous paraît être le climat nécessaire à la réalisation de ce mystère de pauvreté que nous avons essayé d'évoquer ici. Non pas la prière crispée, toute tendue vers l'accomplissement parfait d'un certain schéma technique. Mais la prière d'ouverture, cette sorte de mise en présence paisible de tout soi-même face au Seigneur. Une prière pauvre. Non celle du volontariste qui essaie de tenir « malgré tout », ni celle de l'inquiet qui égrène sans cesse ses intentions et ses besoins. Mais celle de celui qui se jette aux pieds de son Seigneur comme l'ami qui rencontre son ami et qui souvent n'a rien à lui dire, sinon qu'il est heureux d'être avec lui et près de lui. Une vie religieuse vraiment engagée, vraiment tendue vers l'absolu du *pour-Dieu*, telle que nous l'avons présentée ailleurs, ne peut pas se passer de ce temps de prière, d'enfoncement dans la pauvreté intérieure. Sinon elle dégénère en activisme, elle perd peu à peu sa base religieuse, sa transparence vis-à-vis de la Pâque. Et, dans tout ce tumulte intérieur, Dieu ne peut plus sigillier la Mort du Seigneur et son fleurissement en Résurrection. Il faut espérer vivement que, dans le rayonnement du Concile, les communautés religieuses étudient avec soin ce problème de la prière apostolique. Au lieu de multiplier les formules (souvent pieusardes, et témoins d'une spiritualité dépassée), les litanies, les examens particuliers, les neuvaines, etc... il faudra qu'elles reviennent à *la* prière silencieuse, réservant *les* prières communes vocales à la récitation lente, paisible, contemplative, de certaines heures de l'Office divin (en particulier Laudes et Vêpres), en communion avec l'Eglise entière. Je dis bien, l'Office divin, et non la répétition quotidienne du Petit Office de la Vierge. Les nouvelles lois liturgiques, l'em-

ploi désormais (enfin !) autorisé de la langue populaire, ouvrent sur ce point de merveilleuses possibilités. Osons espérer que nos prières de communauté cesseront d'être des rengaines pour redevenir d'authentiques temps de pauvreté du coeur.

Alors, elles accompliront avec plus de plénitude leur vocation de signes, de « sacrements » de la puissance pascale du Seigneur Jésus.

Jean-Marie R. TILLARD, O.P.,  
*Professeur de Théologie Dogmatique*

96, Avenue Empress,  
Ottawa.

•

### **Pour vos retraites annuelles**

Procurez-vous l'excellent volume du R. P. Léo Boismenu, s.s.s. :  
**MONTÉE SPIRITUELLE.**

Sujets de vie religieuse « présentés en un condensé et une fraîcheur remarquables » (Mgr Flahif, c.s.b., archevêque de Winnipeg).

En vente au secrétariat de la V. C. R., 5750, Boul. Rosemont, Montréal-36.

•

### **Réabonnement**

Plusieurs de nos lecteurs n'ont pas encore payé le prix de leur abonnement pour 1964. Nous leur serions reconnaissants d'y pourvoir dans les semaines qui vont suivre, sans quoi nous serons dans l'obligation de cesser l'envoi.

## Le Concile, deuxième session

Les quelques paragraphes qui suivent ne se proposent pas de donner un véritable *bilan* de la deuxième session. Il y faudrait un volume. Il ne s'agit pas non plus de présenter une synthèse même brève. Cette synthèse n'a pas encore été faite, comme le fait remarquer le *Dossier de la Quinzaine des Informations catholiques internationales*. « On n'a pas encore présenté, y lit-on, l'ample réflexion de synthèse qui braquerait tous les feux sur le véritable dénominateur commun de tous les travaux »<sup>1</sup>. Toutefois, dans tous ces travaux et discussions, on peut remarquer quelques aspects positifs très importants qu'il importe de souligner tout de suite. Il est vrai que plusieurs esprits chagrins ont déploré le peu de résultats de cette session. Tel n'est pas l'avis du cardinal Léger. « Et le cardinal Léger, qui restait sur sa faim à la première, estime que la deuxième session a été plus profondément féconde dans la recherche et la découverte de la vérité »<sup>2</sup>. De son côté, Mgr Wright, évêque de Pittsburgh affirmait : « Les grands titres que le concile a fournis cette fois à la presse sont relativement peu nombreux. Mais par contre, il fournit un riche matériel pour l'histoire »<sup>3</sup>. Et le cardinal Béa estimait que la valeur de la deuxième session résidait plus dans l'esprit véhiculé que dans les textes. « Plus que dans les textes, c'est dans l'esprit et dans le cœur des évêques que seront inscrits les résultats de la session »<sup>4</sup>.

Les Pères du Concile ont discuté de trois schémas : du 30 sept. au 31 oct., schéma sur l'Eglise ; du 5 au 16 nov., schéma sur les évêques et le gouvernement de l'Eglise ; enfin, du 18 nov. au 2 déc., schéma sur l'œcuménisme. En pratique, les deux derniers schémas se rapportent eux aussi à la doctrine de l'Eglise. On peut donc affirmer que globalement la deuxième session a porté sur des questions ecclésiales. Il faut s'en réjouir d'ailleurs, car, selon la juste affirmation de Mgr Schmitt, évêque de Metz, « l'idée qu'on se fait

1 — Numéro du 15 février 1964, p. 23.

2 — *Informations catholiques internationales*, 15 février 1963, p. 17.

3 — *Idem.*, p. 20.

4 — *Idem.*

de l'Eglise commande la solution de tous les autres problèmes de théologie et de pastorale... »<sup>5</sup>.

Malgré les apparences de piétinement, le concile a pris au sujet de l'Eglise des positions qu'on peut qualifier sans exagération de merveilleuses. Dès la première session, on avait commencé à étudier le schéma sur l'Eglise. Ce dernier, préparé par la commission théologique, n'a pas plu à la majorité. On lui reprochait d'être trop juridique et de trop envisager l'Eglise sous son aspect d'organisation visible. Sans être faux, ce point de vue paraissait trop exclusif. On ne parlait pas suffisamment de la réalité spirituelle qui dépasse tout de même l'institution visible. En relation avec ce premier reproche, on affirmait également qu'une trop grande place était faite à la hiérarchie aux dépens du laïcat. On ajoutait enfin que le schéma était trop triomphaliste, décrivant l'Eglise comme une armée toujours victorieuse et n'insistant pas assez sur le fait que, prenant l'exemple sur le Christ, elle doit être une humble servante. En somme, l'Eglise n'apparaissait pas assez dans son mystère interne qui est de beaucoup le plus important. Or, que voit-on à la deuxième session ? Le cardinal Doepfner affirme que dans ce nouveau schéma « l'Eglise se présente devant nous comme le peuple choisi par Dieu, dont les hommes de tous les pays, de toutes les nations sont appelés à être membres ; comme le signe du salut dressé dans le monde ; comme le Corps du Christ plein de mystère, dont le Seigneur, qui en est la tête, continue de vivre et opère parmi nous l'oeuvre salvatrice ».

« De cette vision d'ensemble du mystère de l'Eglise, on passe ensuite à l'examen des diverses catégories de personnes qui la composent. D'abord ceux qui sont investis d'une fonction hiérarchique : le pape et les évêques, les prêtres et les diacres. Ils ont la tâche de servir le peuple de Dieu tout entier... »<sup>6</sup>.

### L'Eglise, peuple de Dieu

De cette simple présentation du schéma, on peut déjà dégager une réponse claire aux reproches formulés à la première session. On remarquera d'abord que dans cette description *générale* de l'E-

5 — *Idem.*, p. 18.

6 — *La Documentation catholique*, 3 nov. 1963, col. 1433.

glise n'apparaît pas le caractère hiérarchique. L'Eglise n'est pas d'abord hiérarchie. Elle est *le peuple de Dieu* que lui-même s'est choisi et dont les membres se recrutent dans toutes les nations. Ces divers membres font partie d'un Corps « plein de mystère ». La tête de ce Corps, c'est le Christ qui continue d'y vivre et d'y opérer l'oeuvre de salut. Dans cette description globale, l'Eglise n'est pas présentée comme un organisme visible composé d'abord d'une hiérarchie et ensuite de laïcs, mais bien, indistinctement, comme l'ensemble vivant des membres du peuple de Dieu. Ce n'est qu'à partir de cette notion générale de *peuple de Dieu*, qu'on en arrive à préciser que *dans* ce peuple certains membres sont « hiérarchie » et d'autres sont laïcs. Les uns et les autres sont d'abord *membres* de ce peuple avant de se distinguer. On voit avec quelle vigueur et quelle clarté le nouveau schéma vient obvier aux reproches formulés contre le premier. Le caractère hiérarchique est loin d'être nié, mais il ne vient qu'en second lieu. L'organisation visible, supposée par l'existence même de la hiérarchie, ne prend que la place qui lui revient. Ce qui compte, c'est l'aspect invisible fortement souligné par l'expression : « Corps plein de mystère ». Enfin, on ne rencontre plus dans le schéma de triomphalisme. L'indice le plus évident en est dans le fait que la hiérarchie est présentée surtout comme un organisme de *service*.

Jusqu'à présent, l'Eglise apparaissait avant tout comme quelque chose d'externe. On n'oubliait sans doute pas la réalité intérieure qu'avait mise en évidence *Mystici Corporis* de Pie XII, mais on ne la soulignait pas suffisamment. Par ailleurs, sous son aspect externe, l'Eglise se définissait trop par sa hiérarchie. Si on avait demandé à un profane de nous dire ce qu'était l'Eglise, il aurait probablement répondu que c'était le clergé. Or, le concile indique de façon nette que l'Eglise ne s'identifie pas au clergé mais qu'elle est constituée de baptisés. Comme le peuple de Dieu a besoin de guides, Dieu en appelle alors certains parmi les baptisés pour exercer cette fonction. Ce peuple a sans doute des activités visibles : sacrements, vie communautaire, profession d'une même foi, organisation juridique, mais tout cela est au service de la communauté spirituelle, de la communauté dans l'Esprit Saint. Comme l'avait déjà dit excellemment le P. Congar, O.P., « il n'y a qu'une Eglise dont la substance intérieure *s'exprime* en société organisée et dont l'appareil social a pour *âme* les réalités spirituelles de grâce, et fina-

lement le Saint-Esprit »<sup>7</sup>. Il faut bien le reconnaître, l'âme l'emporte de beaucoup sur le corps. Il était bon que ces vérités soient bien mises en évidence par le concile et qu'en même temps l'Eglise reçoive une discrète invitation à être plus spirituelle que matérielle !

### **Eglise, réalité sacramentelle plus que juridique**

On était habitué à regarder les chefs de l'Eglise avant tout comme des hommes détenant l'autorité, capables de se faire obéir, sinon de se faire craindre. Les évêques étaient considérés, dans leur relation avec les laïcs, surtout dans le rapport de supérieurs à sujets. Cette relation n'est pas fausse, mais le concile a voulu mettre en relief un autre aspect très important, celui du caractère sacramentel de ses chefs. Dans le fameux vote d'orientation du 30 octobre 1963, on avait demandé aux Pères leur avis sur le caractère sacramentel de la consécration épiscopale. On fut favorable à ce caractère dans une proportion de plus de 98 pour cent des voix (2,123 contre 34). L'évêque n'est donc pas seulement un chef qui peut édicter des lois et qui a droit à l'obéissance, il est aussi un *consacré*, un *identifié* au Christ dans son sacerdoce. Il est le prêtre au degré suprême. En un mot, par son caractère épiscopal, l'évêque n'apparaît pas seulement comme exerçant la fonction royale, mais il reçoit aussi en plénitude la fonction sacerdotale et la fonction prophétique. Il est *en tout point* un autre Christ, celui qui donne sa vie pour ses brebis, qui les porte sur ses épaules, qui panse leurs plaies, qui les conduit dans les verts pâturages de la Parole de Dieu et de sa vie sacramentelle. Tout cela indique encore que l'évêque est beaucoup plus un père qu'un administrateur, beaucoup plus un pasteur qu'un régent.

Une autre conséquence de cette doctrine, c'est que le prêtre actuel apparaîtra davantage comme le collaborateur de l'évêque dans toutes ses fonctions. Si jusqu'ici l'évêque était regardé surtout comme détenant l'autorité, le prêtre, lui, apparaissait peut-être trop comme l'homme des rites, des fonctions. Si jusqu'ici l'évêque était regardé surtout comme détenant l'autorité, le prê-

<sup>7</sup> — *Esquisses du mystère de l'Eglise*<sup>2</sup> (Coll. *Unam Sanctam*, n. 8) 1953, p. 82.

fonctions sacrées. On sait mieux maintenant que le prêtre, bien qu'à un degré inférieur, a les mêmes fonctions que l'évêque. Lui aussi est pasteur et médiateur officiel de la Parole et des sacrements. On a déploré le fait que la deuxième session n'ait pas davantage parlé du prêtre. On peut le regretter, mais ce qu'on a dit de l'évêque ouvrira sans doute des perspectives lumineuses sur la théologie de prêtre de second rang. Car si l'évêque semblait un peu trop se rattacher à la fonction royale du Christ, le simple prêtre ne s'y rattachait peut-être pas assez. L'équilibre est rétabli.

L'Eglise est apparue plus sacramentelle que juridique sur un autre point important : la question des membres de l'Eglise. On a fait ressortir l'importance primordiale du baptême comme moyen d'incorporer à l'Eglise. Le cardinal Lercaro, par exemple, n'a pas craint d'affirmer que les hérétiques et les schismatiques demeureraient *membres* de l'Eglise, bien que de façon imparfaite. Ceux qui, en plus du baptême, professent la foi catholique et sont soumis au Pontife romain sont, selon son expression, complètement et parfaitement (plane et parfaite) membres de l'Eglise, ce qui n'empêche pas ceux qui ne remplissent pas ces conditions d'être vraiment membres, même de façon imparfaite<sup>8</sup>. Encore ici, on donne la priorité à l'aspect sacramentaire sur l'aspect juridique. On ne nie pas ce dernier aspect, mais on trouve plus fondamental de parler de l'union au Christ par le baptême. Qui ne voit l'importance de cette question pour l'oecuménisme. Le baptême en est vraiment le fondement. On voit mieux comment tous les baptisés sans exception sont profondément frères dans le Christ et que nos frères séparés sont sans doute plus unis aux catholiques qu'ils n'en sont séparés. Tous ont pour ainsi dire le même « sang » chrétien, tous ont réellement le Christ pour chef authentique, tous ceux qui parmi eux ont la grâce sont abreuvés du même Esprit du Christ. Voilà des éléments d'unité de première importance et c'est ce qui permet d'affirmer que ce qui unit les chrétiens est plus fort que ce qui les divise.

### Eglise décentralisée

On sait assez les reproches faits à la Curie romaine de vouloir diriger l'Eglise entière au risque de supplanter les évêques dans

<sup>8</sup> — *La Doc. cathol.*, 3 nov. 1963, col. 1446.

leurs fonctions. Ce reproche touche de quelque façon la papauté elle-même qui en laissant ainsi agir la Curie ne semble pas avoir laissé assez de liberté aux évêques dans la direction de leur diocèse. Les résultats de cette centralisation ont été de créer trop d'uniformité aux dépens d'une nécessaire diversité, expression de la richesse de Dieu même, auteur de cette diversité. Ce gouvernement central, composé presque exclusivement d'Italiens — et il n'est pas question ici de diminuer leurs qualités — risquait aussi de ne pas comprendre suffisamment les mille et une situations concrètes de diocèses très différents. Le Concile a réagi fortement. Il a d'abord insisté, dès la première session, sur la formation de conférences épiscopales nationales qui auraient une grande autorité sur une région donnée. Connaissant dans le détail les besoins de cette région, elles auraient chance de dicter des lois conformes aux besoins réels, lois qui seraient utiles pour une région donnée mais assez larges pour ne pas compromettre les particularités de chaque diocèse.

Cette insistance sur l'autorité des Conférences épiscopales a eu pour résultat certain de montrer que la Curie devait être réformée. Il est bien certain que le pape, dans son rôle de pasteur universel, a besoin d'une organisation centrale qui l'assiste, mais cette organisation, pour ne pas détruire la diversité nécessaire, doit être représentative de la catholicité. C'est pourquoi on a suggéré que les membres de la Curie soient choisis parmi toutes les nations du monde ou encore, que le pape réunisse autour de lui, plusieurs fois par année, des évêques du monde entier qui traiteraient avec lui de toutes les grandes questions intéressant l'Eglise entière<sup>9</sup>. La Curie pourrait devenir alors un pur organe d'exécution de ce concile permanent. Nous savons dès maintenant que cette Curie sera réformée. En quel sens ? Le pape ne s'est pas encore expliqué à ce sujet. Il est certain que l'ensemble des évêques considère cette réforme comme une nécessité. Autrement, le rôle du pape, qui est un rôle d'unité dans l'Eglise, risquerait d'apparaître comme fonction d'uniformisation à outrance. Comme le dit avec à-propos Hans Kung : « Le ministère de Pierre a pour l'unité de l'Eglise la fonction d'un lien qui retient le tout ensemble même

9 — Voir le remarquable exposé du patriarche Maximos IV à ce sujet dans *La Doc. cathol.*, 15 déc. 1963, col. 1723-1726.

tre, lui, apparaissait peut-être trop comme l'homme des rites, des extérieurement : ce lien est pour le tout, et non pas le tout pour le lien »<sup>10</sup>. Car si le pape doit voir à sauvegarder l'unité, ce sont surtout les évêques qui font la catholique diversité<sup>11</sup>.

Il est bon d'observer aussi que la question de la collégialité ouvre de larges perspectives dans cette direction. Les évêques, d'après le concile, ne sont pas de simples individus au service du pape. Ils forment « Collège ». Le pape lui-même en fait partie. Comme le disait le Patriarche Maximos IV, « le pontife romain est membre du Collège épiscopal et en même temps, chef de ce Collège. La tête commande au corps, mais elle n'est pas en dehors du corps »<sup>12</sup>. On a discuté longuement sur cette collégialité. Il n'est d'ailleurs pas facile d'en déterminer l'autorité exacte, surtout par rapport à l'autorité papale, mais ce qui est certain, c'est qu'elle existe. Ce qu'on a saisi surtout, et cela est d'une extrême importance, c'est que tous les évêques sont solidairement responsables de l'Eglise universelle. Cette vision des choses entraînera le fait que les évêques du monde entier seront associés plus facilement au gouvernement de l'Eglise, que ce gouvernement prendra une forme plus démocratique, ce qui d'ailleurs répondra mieux aux tendances de notre monde moderne. De plus, cette façon de faire nous rapprochera des Orientaux qui acceptent plus facilement que l'Eglise de Rome ne le faisait jusqu'ici, la diversité dans l'unité. Le pape est sans doute le pasteur de l'Eglise universelle, mais les évêques sont aussi pasteurs. Ces derniers ne sont pas de simples exécutants des ordres du pape. Si, comme le suggérait le cardinal Léger le 7 octobre, dans une intervention très remarquée, l'aggrégation au Corps épiscopal (qui donne responsabilité sur l'Eglise universelle) se fait par la consécration épiscopale<sup>13</sup>, il s'ensuit que cette responsabilité est le résultat d'un lien direct et sacramentel avec le Christ; c'est alors le Christ et non le pape que l'évêque représente dans chaque diocèse. C'est d'abord l'évêque de chaque diocèse qui est de droit divin le premier pasteur responsable devant le Christ. De

10 — *Le concile, épreuve de l'Eglise*, Ed. du Seuil 1963, p. 199.

11 — Voir à ce sujet le bel exposé de G. Dejaifve, S.J., *Episcopat et Collège apostolique*, dans *Nouv. Rev. Théologique*, sept.-oct. 1963, p. 807-818 [en particulier, p. 816-818].

12 — *La Doc. cathol.*, 3 nov. 1963, col. 1459.

13 — *Idem.*, col. 1453.

ce fait, le rôle du pape par rapport à chaque diocèse n'est pas un rôle de direction immédiate, mais de subsidiarité. On est loin du centralisme étouffant dont nous parlions plus haut. C'est bien d'ailleurs dans cette ligne que S. S. Paul VI a agi en remettant dernièrement aux évêques un assez grand nombre de facultés. Plusieurs auraient souhaité sans doute davantage. C'est tout de même un début.

Cette décentralisation influencera sans doute aussi la réforme annoncée du droit canon. Le droit canonique valant pour l'Eglise universelle, il faut espérer que tout dans l'Eglise ne sera pas réglementé dans le détail mais qu'il restera une place suffisante pour l'initiative des Conférences épiscopales, des Eglises particulières et des individus. Conformément à la mentalité actuelle qui existe au concile, on ose surtout espérer que la décentralisation canonique touchera le chapitre énorme des peines et qu'on laissera largement à chaque évêque le soin de sévir « paternellement » contre les délinquants.

\* \* \*

Les quelques remarques qui précèdent montrent que la deuxième session du concile ne s'est pas tenue en vain. Nous avons fait ressortir quelques points importants de ces assises, mais c'est encore bien peu en comparaison de toutes les autres richesses qu'il faudrait exposer et qui le seront sans doute aussi dans les mois qui viennent.

Tout ceci n'est-il pas suffisant pour créer l'enthousiasme ? Jean XXIII doit se réjouir dans le ciel, lui qui a voulu que ce concile soit une « mise à jour ». A un ambassadeur qui lui demandait ce qu'il attendait du Concile, celui-ci aurait fait le geste d'ouvrir une fenêtre : « Le concile, j'en attends un peu d'air frais »<sup>14</sup>. Le bon pape Jean est servi à souhait.

Hippolyte BARIL, O.F.M.

5750, Boul. Rosemont,  
Montréal 36.

14 — Henri FESQUEST, *Fioretti du bon pape Jean*, 1963, p. 157.

## La visite au Très Saint Sacrement

« En traitant de la dévotion vraie et pure » ainsi parle S. S. Pie XII, dans *MEDIATOR DEI*, « nous avons certifié qu'il ne peut y avoir de vrai contraste entre la Liturgie et les autres exercices de piété s'ils sont bien ordonnés et tendent vers un juste but. Il y a même certains exercices que l'Eglise recommande fortement au clergé et aux religieux. Eh bien, nous désirons que le peuple chrétien ne reste pas étranger à ces exercices. Pour ne nommer que les principaux : la méditation, l'examen de conscience sérieux, les retraites instituées pour méditer les vérités éternelles, la visite au S. Sacrement et les prières et supplications spéciales en l'honneur de la Sainte Vierge Marie, surtout le saint Rosaire ».

Et le Pape continue: « Le Saint Esprit ne peut être étranger à ces formes multiples de prières. Toutes ont pour but, en effet, d'orienter nos âmes vers Dieu, de les purifier du péché, de les exciter pour obtenir les vertus, en un mot, de les stimuler à une vraie dévotion. Ces exercices habituent nos âmes à méditer les vérités éternelles et les rendent aptes à contempler les mystères de la nature diivine et humaine du Christ. En plus de cela, elles nourrissent fortement la vie spirituelle des fidèles et les aident ainsi à participer plus efficacement aux actes religieux publiques en les éloignant du danger que les prières liturgiques deviennent un ritualisme vain ».

Ces paroles, par lesquelles Pie XII appuie fortement sur la signification et la valeur des cérémonies extra-liturgiques ne manquent pas de clarté et donnent à la Visite au S. Sacrement une raison d'être. Cette dévotion eucharistique est explicitement nommée dans l'Encyclique. Aucun bon chrétien ne doutera donc de son droit d'existence. Il est bon pourtant d'examiner plus à fond sur quoi est basée cette dévotion. Des réflexions théologiques mènent toujours à un approfondissement des choses.

### ***Le Sacrifice prolongé***

A la question: pourquoi l'Eglise recommande-t-elle fortement la visite au T. S. Sacrement, il faut répondre: parce que le Christ reste réellement présent au tabernacle après la messe. Mais cela ne suffit pas, car par sa grâce Il est aussi réellement présent dans

notre âme. En plus, de par sa divinité Il est présent dans toute la création. L'Eglise ne donnera donc pas comme motif de sa recommandation le seul fait de la *présence* du Christ ; mais elle fait appel à la *présence eucharistique* du Christ. C'est une façon toute spéciale d'être « présent ». C'est cette présence eucharistique qui donne droit d'existence à la vénération eucharistique extra-liturgique en général et à la visite au tabernacle en particulier en même temps qu'elle en détermine le but et la marche. En effet, dans l'Eucharistie le Christ est présent sous les signes sacramentaux palpables et symboliques du pain dans l'état de sacrifice, c'est-à-dire, comme sacrificateur et sacrifice ; comme serviteur de Dieu qui offre au Père les plus grandes preuves d'adoration et d'amour ; comme époux de l'Eglise qui en consommant le sacrifice s'unit à son Seigneur de la façon la plus intime. A la question : quel est le but principal de la présence eucharistique du Christ au tabernacle ? Nous répondrons avec le Concile de Trente : pour qu'Il soit consommé par nous. Il n'est pas présent au tabernacle pour que nous allions le consoler. Il n'est pas solitaire parce qu'Il est en continuel colloque avec son Père du ciel et jouit de l'amour de tous les anges et des saints. Il n'est pas dans l'Eucharistie pour recevoir des témoignages de pitié pour l'état d'humiliation où Il se trouve sous les espèces du pain. Il n'y a pas question « d'humbles espèces » de pain. Dans l'Eucharistie il n'y a nullement question d'humiliation. Bien au contraire ! Pour préciser davantage nos idées nous pourrions dire que le signe sacramentel du pain nous ramène à la source d'où a jailli la présence eucharistique c'est-à-dire au sacrifice et au repas oblatoire, il nous conduit à la communion ou à l'union sacramentelle de l'Eglise avec son Seigneur. C'est ici que se réalise le but du sacrifice de la messe. Le Christ est présent dans l'Eucharistie pour entrer en contact avec nous, pour nous rencontrer, pour nous unir à son sacrifice et nous mener ainsi au point culminant de notre existence religieuse : l'abandon au Père céleste et à son Corps : l'Eglise. C'est de cela qu'il s'agit. Aussi longtemps que les espèces sacramentelles qui ont été indiquées par le Christ comme signe sacramentel persistent, aussi longtemps le but se poursuit c'est-à-dire : la consommation.

Aussi longtemps que le pain reste pain l'offrande du Christ qui se donne est garantie et en plus l'attitude de rencontre et de communion de la part de l'Eglise est justifiée et pleine de sens.

***Manducation sacramentelle et communion spirituelle***

Nous disions plus haut que le signe sacramentel de la présence eucharistique remonte au sacrifice de Notre Seigneur et nous conduit à la communion sacramentelle de son corps qui a été offert. Il s'en suit que celui qui visite le Sauveur dans son sacrement se trouve en face des résultats du sacrifice de la messe et par conséquent devant le repas oblatoire qui doit susciter en lui le désir d'une communion sacramentelle efficace.

Ceci dit, il est facile de voir *comment* doit se faire la visite au T. S. Sacrement : on s'abandonnera à l'esprit de sacrifice du Christ, on se pénétrera de cet esprit auquel on s'est uni dans la communion sacramentelle à la messe ou ce sera le désir de le recevoir sacramentellement à la messe qui suivra. Dans le premier cas, la visite au tabernacle est une prolongation de l'action de grâce après la messe, dans le second cas c'est une préparation à la messe qui va suivre, et dans laquelle nous voulons devenir « un » avec le Christ victime. Dans les deux cas il y a question de communion spirituelle. Cette manducation et unification spirituelles avec le Seigneur devront toujours être le but de la visite au Saint Sacrement. Si nous perdons ceci de vue nous ne pouvons profiter du travail de sanctification que contient l'Eucharistie et la visite serait alors pareille à l'adoration du Christ tel qu'Il est présent en nous par la grâce sanctifiante et dans la création par sa divinité. La visite ne répondrait plus alors au but que l'Eglise lui propose quand elle conserve les espèces eucharistiques et qu'elle invite les fidèles de venir y visiter le Seigneur.

Nous ne pouvons sous-estimer la valeur de cette communion spirituelle que nous pouvons aussi appeler une manducation spirituelle. Vu son caractère particulier elle est pourtant d'une grande importance pour la fertilité de la communion sacramentelle. Comme nous venons de le dire, la communion spirituelle est « l'unification » pleine de grâce avec le Seigneur. Enfin, cette unification spirituelle, dans laquelle les vertus théologiques jouent un rôle primordial, est le terrain fertile où la semence de la communion sacramentelle pourra se développer. Dans ce sens, cette orientation spirituelle vers le Christ est la condition pour la célébration efficiente de l'Eucharistie; nous ne pouvons d'ailleurs oublier qu'il ne s'agit pas d'une unification sacramentelle mais de l'unification spirituelle

de l'Eglise avec son Seigneur. Par conséquent la communion spirituelle et la transformation de l'Eglise dans sa vie humano-divine ne sont pas seulement les conditions mais aussi le but de l'unification sacramentelle pendant la messe.

Au fond donc, la communion sacramentelle et la communion spirituelle visent au même but: l'unification avec Dieu, l'identification avec son sacrifice, son idéal, sa vie, son abandon à Dieu et à l'Eglise. Les deux communions se complètent: la communion spirituelle veut s'exprimer d'une façon palpable dans le sacrifice eucharistique. L'Homme vraiment aimant a besoin de cela. Un amour purement spirituel ne peut exister ici-bas s'il ne peut se révéler et affirmer par un gage d'amour visible. D'autre part, la communion sacramentelle s'appuie sur l'amour spirituel pour le Christ. Si celui-ci fait défaut dans l'âme du communiant, la communion sacramentelle ne sera pas « sans valeur » mais elle n'atteindra pourtant son but que partiellement car il n'y a pas d'unification spirituelle avec Dieu. Les deux communions doivent se confirmer l'une l'autre.

\* \* \*

Le but prochain de la Visite est donc l'unification spirituelle avec le Christ immolé. Il ne s'agit donc pas ici en premier lieu de venir adorer le Père ou le S. Esprit ou la Trinité, mais de s'unir au Christ qui demande notre abandon à sa personne et à son sacrifice. Nulle part le désir du Christ de s'unir à son Eglise et de l'accepter dans son retour à Dieu ne parlera plus à l'homme croyant que là où il s'agenouille devant la réalité palpable du pain de vie. Nulle part nous avons un gage plus digne de foi et une plus riche promesse d'union avec Notre-Seigneur et Sauveur que là où l'Esprit vivificateur du Christ sous les signes infailibles de l'Eucharistie nous apparaît de façon visible. Puisseons-nous, sous ce rapport, répondre aux desseins amoureux de Dieu.

Trudo DE RUITER, O.F.M.  
*Prédicateur*

*Megen bij Oss, Hollande.*

## À votre service

Dans plusieurs communautés, c'est un problème chaque année de déterminer l'horaire des retraites annuelles; on nous demande de suggérer un horaire idéal. A vrai dire, un horaire idéal n'existe pas. Les circonstances et les situations sont trop diverses pour qu'il soit possible de fixer un ordre du jour valable dans toutes les communautés. Nous nous permettons cependant de réunir ici quelques réflexions faites par des religieux qui ont eu souvent à prêcher ces retraites.

La retraite annuelle est un événement très important dans la vie spirituelle du religieux. Pendant plusieurs jours, il laisse travail et occupations ordinaires pour se livrer simplement à la prière et se remettre par là plus entièrement à la disposition du Seigneur. Période de rencontre avec Dieu, la retraite replace le religieux dans la vraie perspective de sa vie de consacré; elle lui permet de juger des déviations qui ont pu se glisser dans sa manière de voir les choses et refait en lui l'esprit surnaturel. Elle lui fait comprendre ses négligences ou ses lâchetés et lui donne la possibilité de se rétablir dans une poursuite plus ardente de son idéal.

La retraite est donc un moment de prière et de réflexions. Pour favoriser cette prière et cette réflexion, trois recommandations nous paraissent particulièrement importantes.

Il faut veiller d'abord à ce que le religieux arrive à la retraite sans fatigue excessive. La fatigue alourdit l'esprit. Dans certaines Congrégations, les religieux sont convoqués un peu avant l'ouverture de la retraite afin de leur ménager le repos suffisant.

La retraite exige encore qu'on mette de côté le travail et les occupations ordinaires. On laisse habituellement ce souci à la conscience de chacun. Il faut tout de même admettre qu'il est plus facile, en règle générale, de se soustraire à ses occupations ordinaires lorsqu'on change de maison. Dans son milieu habituel, à plus forte raison si le zèle l'embrase, le religieux parviendra plus difficilement à oublier momentanément le travail apostolique qui trame sa vie religieuse. Encore ici certaines communautés de Frères ont pris l'initiative de retenir une maison de retraite fermée pour y envoyer leurs religieux. Les supérieurs gardent la liberté de choisir le prédicateur, mais tous les religieux sont totalement libérés de leur milieu. Les résultats, au témoignage des supérieurs majeurs de ces communautés, sont excellents.

L'horaire enfin doit être suffisamment dégagé. Il n'y a pas lieu de l'encombrer de conférences. Trois instructions par jour constituent une bonne mesure. Il n'est pas souhaitable de remplir la journée de beaucoup d'exercices communs. Il arrive que des religieux se plaignent d'être plus chargés en retraite que durant l'année, d'être plus tendus par un ordre du jour très serré. Qu'on leur laisse plutôt la liberté de prier paisiblement, à leur manière, et de faire l'une ou l'autre lecture appropriée.

On a parfois trop envisagé la retraite comme un temps de pénitence, celui où l'on fait des corvées ou des travaux pénibles, où l'on s'entend dire des choses désagréables, où l'on se mortifie plus durement. Certes la retraite demande une attitude de pénitence, qui se traduira notamment par une confession plus approfondie des fautes de l'année. (On ne saurait assez souligner la valeur de cette confession). Mais la retraite est essentiellement un temps d'union au Seigneur, une période privilégiée où le religieux prolonge dans la joie son appartenance à Dieu, et apprécie plus à l'aise la grandeur de l'amour divin. Elle sera toujours bonne si elle a renouvelé le religieux dans l'expérience de la prière.

\* \* \*

Depuis quelques années différents Instituts religieux ont, sur le désir de Rome, modifié leur costume. Aujourd'hui on veut un changement plus profond, mais avant d'arriver à un modèle définitif, des essais se font à l'intérieur de la Communauté.

Ces essais sont fort louables, et on ne peut que s'en réjouir. De fait, la Sacrée Congrégation des Religieux n'a pas coutume de procéder à l'approbation ou à l'imposition de changements, sauf si le consentement moralement unanime est réalisé dans l'Institut. Avant d'obtenir donc l'autorisation, le Chapitre Général fait bien de demander l'avis de la communauté et, pour ce, rien de mieux que des essais discrets, permettant à chacun d'exprimer son avis en connaissance de cause.

Ces essais requièrent cependant certaines conditions préalables. Ils doivent être permis par l'autorité majeure; ce n'est pas à chacun des religieux de proposer des changements et d'en faire l'essai. Normalement aussi ces essais doivent se faire à l'intérieur de la communauté. A moins d'une permission expresse de la part des autorités, on ne pourrait voyager avec un costume à l'essai, encore moins participer ainsi à des réunions intercommunautaires. Pendant le temps de l'essai tous les membres de la communauté ont la liberté la plus entière d'exprimer leur opinion, mais cette liberté ne va pas jusqu'à pouvoir essayer sur soi le costume projeté.

Comme le costume est décrit dans les Constitutions, il faudra que le Chapitre Général fasse approuver sa décision avant l'acceptation définitive. Cette approbation se fait par la Sacrée Congrégation des Religieux pour les Instituts de droit pontifical, ou par l'Ordinaire du lieu pour les Congrégations de droit diocésain, à moins de réserve spéciale de la part du Saint-Siège. On accepterait cependant des modifications de peu d'importance sans recours à l'Ordinaire, à plus forte raison à la Sacrée Congrégation des Religieux.

Qu'on prenne garde toutefois qu'une question de costume n'amène de la division dans la Communauté. Tant que dure l'essai, les opinions peuvent être partagées. Qu'on les discute à l'intérieur de l'Institut. On ne

voit pas habituellement l'utilité de les faire discuter au dehors par des laïcs peu informés des exigences religieuses.

\* \* \*

Le baldaquin, au-dessus de l'autel, est obligatoire quand l'étage supérieur est utilisé. Par respect pour le Saint-Sacrement, des chambres à coucher ne doivent pas avoir leur porte ouvrant sur la chapelle. S'il y avait nécessité à ce que des locaux attenants à la chapelle soient convertis en chambre à coucher, il faudrait veiller à ce que la porte soit habituellement fermée. —

« Les autels ne doivent pas servir de support pour les statues ni pour la crèche. On évitera de multiplier les statues dans le sanctuaire. On veillera à ce que toute statue exposée à la vénération des fidèles ne soit pas de la pacotille industrielle qui abaisse le culte et l'art en tant d'églises » (Dir., n. 44). Telles sont les directives données pour les statues dans les églises et les chapelles. On fera bien de s'en inspirer dans la rénovation des lieux de culte, faire disparaître ces gros anges adorateurs qui semblent plus une menace qu'une inspiration à la piété ! La multiplication des statues est souvent cause de distraction durant la célébration des saints Mystères. La sobriété est de mise à l'église comme ailleurs. —

La dernière livraison de *Donnum Dei, Liturgie et vie religieuse*, a provoqué des remous en diverses communautés. La conférence du R. P. André Legault, C.S.C., en particulier, a paru dérouter plusieurs supérieures et des discussions se sont élevées ici et là. Si nous tenons compte du fait qu'entretiens la Constitution conciliaire sur la Liturgie a été promulguée, nous nous permettons de constater que cette conférence du P. Legault nous paraît la plus à point de l'ensemble des travaux qui ont été présentés. Ne pouvant le faire aujourd'hui, nous nous proposons, dans un prochain numéro, de relever quelques points des aperçus offerts à l'occasion de la rencontre des Supérieurs Majeurs en août dernier. —

Alonzo-M. HAMELIN, O.F.M.,  
Directeur

## Nouveau disque

MESSE DU TANGANYIKA (Afrique). Mélodie de A. Walschap, ms.c. Coeur du Postulat des Soeurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique. Tam-tam par trois Soeurs africaines. Edit. R.M. 56407, MG-2640. 45 tours.

Les Soeurs Blanches, ayant fait de l'Afrique leur seconde patrie, ne négligent aucun moyen de communier à son âme et à sa vie. La messe qu'elles présentent ici en est le témoignage. Réalisée avec accompagnement de tambour, grâce à trois religieuses africaines, cette messe permet d'entrer dans le grand courant missionnaire qui circule actuellement dans le monde.

## Les récentes publications

QUESTIONS ON RELIGIOUS LIFE. Compiled from *Review for Religious* (1942-1961). St. Marys, Kansas 1964. 337pp. 23cm.

Les questions et les réponses qui constituent le présent volume furent d'abord publiées dans la *Review for Religious* des années 1942 à 1961. Ce volume contient donc des renseignements concrets et adaptés sur différents problèmes de la vie religieuse. Des tables analytiques très judicieusement conçues permettent de retracer facilement le sujet qui intéresse. Cette compilation ne se présente donc pas comme un volume de lecture, mais comme un recueil de consultations particulièrement pratiques dans les maisons religieuses.

DONUM DEI. Cahiers de la Conférence Religieuse Canadienne, n. 8 : *Liturgie et vie religieuse*. Ottawa 1964. 216pp. 23cm.

La Conférence religieuse canadienne a tenu ses deux Assemblées plénières annuelles à Ottawa, du 23 au 27 août 1963, au moment où Sa Sainteté Paul VI venait d'accéder au souverain pontificat et où allait s'ouvrir la deuxième session du Concile Vatican II qui aboutirait à la promulgation de la Constitution sur la Liturgie. Il était très à-propos qu'une partie des travaux de ces assemblées portât sur le thème *Liturgie et Vie religieuse*. Ce sont ces travaux que nous apporte le présent cahier de *Donum Dei*. Le volume, paraissant au moment même où la *Constitution sur la Liturgie* entre en vigueur, aidera les religieux du Canada à envisager les adaptations qui s'imposent et à trouver de plus en plus dans la liturgie « la source première et indispensable » de tout esprit authentiquement religieux.

RANQUET, Jean-Gabriel, O.P., *J'espère en Jésus-Christ*. Coll. Vie et

Prière. Edit. Desclée de Brouwer 1964. 208pp. 16cm.

Ce petit livre veut dégager le profil de l'espérance chrétienne. Partant à la fois de la Bible et du donné humain, il essaie de suivre le dialectique de l'espérance. Puis il en analyse la mise en oeuvre concrète et les harmoniques. Enfin, il la situe dans l'Eglise, cette Eglise de Vatican II, qui doit être, pour le monde, pourvoyeuse d'espérance. Il s'agit au total d'une méditation claire et dense, nourrie d'Ecriture, de théologie et d'expérience humaine.

DEHIN, Jeanne, religieuse du Cénacle, *Le sang de la nouvelle et éternelle alliance*. Edit. Desclée de Brouwer 1964. 280pp. 20cm.

Toute la richesse de la foi chrétienne est contenue en Jésus-Christ, puisque c'est par lui que nous avons reçu et recevons sans cesse la vie nouvelle qui nous purifie, nous agrège à l'Eglise et nous fait participer dès aujourd'hui aux réalités à venir. La « dévotion » au sang de Jésus-Christ n'est rien d'autre qu'une manière privilégiée de reconnaître le don qui nous est fait de la vie divine, sous trois aspects qui se complètent : mystère d'union, mystère de sacrifice, mystère de fécondité spirituelle. Les réflexions proposées dans cet ouvrage aideront à entrer dans l'intelligence de ce triple mystère : avec le discernement qui vient de l'expérience, l'A. sait faire sentir combien, dans la méditation sur le « Sang précieux » de Jésus, s'entre-lacent inséparablement les thèmes qui nourrissent la prière et l'action du chrétien : l'amour, la mort, le sacrifice, la sanctification par l'Esprit.

SOUBIGOU, Mgr Louis, *Vers la Joie de Dieu*. Méditations à la Lumière de la Bible. Coll. Vie spirituelle et vie intérieure. Edit. P. Le thielleux, Paris 1963. 200pp. 16cm.

S'orienter *Vers la joie de Dieu*, celle où un jour il nous introduira définitivement, est une préoccupation normale de la vie chrétienne de tous les temps. Il est utile, pour s'y acheminer plus allègrement par les sentiers de la prière, d'y être convié, guidé, introduit par un contemporain qui, en un langage nouveau et moderne, réemploie les images bibliques dans un contexte inédit. Les pages de ce petit volume, fruit d'une expérience vécue, ne veulent aucunement endiguer mais provoquer l'épanouissement des âmes devant Dieu. Elles suggèrent au lecteur d'aujourd'hui des thèmes de réflexion religieuse.

TRESE, Léo, ptre, *Dialogue sur le sacerdoce*. Edit. Salvator, Mulhouse 1964. 160pp. 19cm.

Écrites par un prêtre d'une expérience fort riche, ces pages dialoguent avec nous, prêtres, du besoin de détente, de la voiture, de la radio, de la télé, des amitiés, tout comme de la prière, de la prédication, de la charité et de l'entraide sacerdotale, de nos limites, de la grâce, de la confiance, de la place du Seigneur dans notre vie. Avec bon sens, franchise, pondération et prudence, nous sommes mis face à notre époque avec ses possibilités, ses facilités, ses tentations. Une mine de vérités simples et lumineuses. Un encouragement à porter le Christ à ce monde agité dans lequel nous vivons.

GALOT, Jean, S.J., *Vainqueur par la souffrance*. Museum Lessianum, section ascétique et mystique, n. 55. Edit. Desclée de Brouwer 1964. 320pp. 18cm.

Pourquoi l'humanité doit-elle souffrir ? Quel est le sens de cette souffrance ? Comment les douleurs si cruelles dont nous avons le spectacle peuvent-elles se concilier avec l'existence d'un Dieu plein de bonté ? A ces questions l'ouvrage du P. Galot, ne veut pas donner une réponse simplement théorique. Il présente la réponse vivante qu'est le Rédemp-

teur lui-même ; c'est en effet dans la personne du Christ que se révèle, de façon décisive, le sens de toute souffrance humaine. En lui, Dieu répond au problème, en faisant sienne la douleur des hommes. Les âmes déconcertées ou tourmentées par le problème de la souffrance trouveront dans ces pages lumière et réconfort, une meilleure compréhension du but et de la fécondité de la douleur. Tous ceux qui sont avides de mieux connaître le Christ découvriront plus complètement dans cette grande fresque de la Passion les traits les plus sublimes de son visage.

ANNE DE SAINT BARTHELEMY, *Lettres et écrits spirituels*. Présentés par Pierre Serouet, carme déchaux. Coll. Présence du Carmel : textes et documents. Edit. Desclée de Brouwer 1964. 200-144\*pp. 20cm

Toutes les lettres de M. Anne de S. Barthelemy aujourd'hui gardées au Carmel de Clamart, à part les trois dernières, sont de 1605-1615. Elles donnent de précieux détails sur l'atmosphère spirituelle des Carmels de Pontoise, de Paris et de Tours. Tous les textes du présent recueil ont été déchiffrés sur les autographes. Texte et traduction sont divisés en paragraphes et chaque lettre est précédée d'un court sommaire.

BREMS, Aloyse, *Vivre sa foi*. Coll. La prédication nouvelle. Edit. Salvator, Mulhouse 1964. 144pp. 18 cm.

Voici des entretiens qui sont pensés et faits pour des jeunes, adaptés à leur mentalité. Voulez-vous leur parler, dans un langage qu'ils comprendront, de Dieu, du Christ, de la Vérité, de l'Eglise, de l'éternité, de la justice, du sacerdoce, de la vie religieuse, de la paternité, de la maternité, de toutes les relations humaines : parents, paroisse, travail, mouvements ? Voici pour vous un ouvrage précieux.

## Nécrologie

*Les Religieux de S. Vincent-de-Paul* : Fr Joseph Bouley.

*Les Franciscains* : R. P. Gérard-M. (Alban Bessette), Fr Didace-M. (Omer Brunelle), R. P. Ferdinand (Adélard Coiteux).

*Les Clercs de S. Viateur* : R. P. Jean-Paul Forest.

*Les Soeurs de la Providence* : Sr François de Girolamo (Marie-Anne Olivier), Sr Ange de Bethléem (Valérie Grosleau), Sr Agnès Loyola (Cora Mary LeMay), Sr Anne de Jérusalem (Emma Bertrand), Sr Mary Gamelina (Philomena Podbielancik), Sr Agnes of the Cross (Mary Grace Matthews), Sr Margaret Veronica (Mary McKenna).

*Les Soeurs de la Charité de Montréal* : Sr Louise (Rosilda Ayotte), Sr Mary Buckert, Sr Laetitia Chapdelaine, Sr S. Pierre Claver (Eugénie Fournier).

*Les Soeurs de la Charité de Québec* : Sr Ste Jeanne Marguerite (M.-Marguerite Vézina), Sr S. Dosithée (M. Rosanna Jomphe).

*Les Soeurs Grises de la Croix* : Sr Gabriel Ange (Béatrice Belcourt).

*Les Petites Soeurs de la Sainte Famille* : Sr Ste Azella (Lucienne Beaupré), Sr S. Fortunat (Marguerite Lefebvre).

*Les Soeurs de l'Assomption S. V.* : Sr M. de la Résurrection (Angéline Bourgeois), Sr S. Jean (Priscille Biron).

*Les Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie* : Sr M. Elisa (Rose Alma Joinville).

*Les Religieuses de Marie Réparatrice* : Sr M. de S. Hormisdas.

*Les Soeurs de Ste Anne* : Sr M. Léona (Edia Thériault).

*Les Soeurs Miss. de l'Immaculée-Conception* : Sr S. Barthélemy (Maria Lambert), Sr S. Patrice (Honoré Raid).

*Les Religieuses de la Présentation de M.* : Sr Marie S. Pacifique (Corinne Dupont).

---

## Nouvelle Revue

Les Soeurs Disciples du Divin Maître viennent de lancer l'édition anglaise de leur revue liturgique bimensuelle, LIFE IN CHRIST IN THE CHURCH. Nous la recommandons à l'attention de nos lecteurs de langue anglaise.

ABONNEMENT : \$1.50 au Canada et aux Etats-Unis (\$2.00 à l'étranger).

ADRESSE : 6700 est, Boul. Gouin, Montréal.

